

ISIDORE LECHAT, LE DIABLE ET LES JÉSUITES

Seuls les textes essentiels sont promus par l'impitoyable agrandissement du théâtre de plein air. Ainsi *Les Affaires sont les affaires*, dans la vision du metteur en scène Régis Santon. Dans leur seconde livraison, les *Cahiers Octave Mirbeau* ont publié le compte rendu consacré par Claude Herzfeld au spectacle alors représenté au Palais Royal. Je n'ai pas vu *Les Affaires* à Paris. Mais les représentations données en juillet dernier, avec pour tout décor les pierres du beau logis Renaissance du Plessis-Macé, domaine départemental situé à 15 kilomètres d'Angers, ont tenu la dominante du Festival d'Anjou de juillet 1995.

La pièce de Mirbeau a acquis la puissance d'un grand mythe. Claude Herzfeld notait que Lechat y est "*une figure de terreur*" en son repaire de Vauperdu. Régis Santon, qui a retenu comme une présence maléfique le château du parvenu, souligne encore ce sentiment d'un univers envoûté. Mais Mirbeau ne crédite rien sur l'au-delà. Alors, Méduse porte un nom : le mal absolu, c'est la mort. Elle est à Vauperdu une puissance familière, autant dire domestique ! Madame Lechat, le plus naturellement du monde : "*J'ai envie de faire tuer un poulet.*" Ensuite : "*Tant pis... Je ne ferai pas tuer de poulet...*" Plus tard elle confie : "*Toute seule dans cette grande maison ? Toute seule, à mon âge, pense donc... mais c'est la mort...*" Et lui, tout fier : "*Mon héron royal... tué par moi*". D'ailleurs, les oiseaux : "*Je les fais tous tuer !*" Il se vante d'avoir "*culbuté*" non pas un, mais deux moutons, et une vache et son veau : "*J'ai même failli écraser un enfant.*" Pour sa part, la jeune et encore pure Germaine a eu la révélation : "*Dans une éclaircie de la forêt... j'ai aperçu le château qui se dressait au loin... devant moi... Alors j'ai reçu un coup... comme si... je venais de voir la mort... Ça été une minute affreuse... une minute d'horrible enchantement...*" Même l'amour ne serait pas un talisman assez puissant pour exorciser ce maléfice : "*Si je restais ici, Lucien, je finirais peut-être par te haïr, toi aussi.*" Et les éclairs d'orage qui, dans le spectacle, accompagnent les ordres ultimes de l'implacable Lechat, après que son fils choyé a été broyé par la machine, n'annoncent aucune statue du Commandeur sortie du tombeau pour condamner l'infâme. Le ciel est vide. L'enfer aussi. On ne risque pas de voir revenir le banquier Gabriel Dauphin. Il est mort pour de bon, celui-là ! Car il y a du Don Juan dans l'affairiste. S'il fait figure de mari fidèle, peu soucieux d'entreprises galantes, il n'en a pas moins hérité du *libertin* de l'époque classique l'insolence cynique, l'ironie et l'audace de tous les défis.

Par delà le tableau de mœurs, le réalisme psychologique des personnages, la couleur des particularismes d'une époque révolue, la pièce reste comme sous-tendue par une logique infernale. On a franchi le point de non-retour. La damnation générale va son chemin. On n'y peut plus rien. L'heure est au désespoir gai. Et c'est Isidore Lechat qui mène la danse ! On se rappelle l'allégorie carnavalesque de Jérôme Bosch : *Les gros mangent les petits*, vision onirique d'un festin gigogne de poissons et de monstres cannibales ! Dans ce registre de l'humour terroriste le comédien Pierre Meyrand est prodigieux. D'autant plus inquiétant qu'il se garde de toute

extravagance, plus vrai que nature : dans la vie, nous l'avons tous déjà rencontré cent fois, ce tumultueux ! Mais voilà que sous les rondeurs de Tartarin transparaît la *figure de terreur* du Diable en personne. Isidore Lechat en possède les traits convenus : menteur (sa femme le dit), tentateur, enveloppant. Tel l'Asmodée de Lesage (*Le Diable boîteux*, auquel se référera Mirbeau pour signer ses chroniques fameuses), il voit le dessous des cartes, il entend tout, il sait tout. Et il fascine. Une petite cour de démons de seconde classe papillonnent autour de lui : Grugg et Phinck par exemple. Madame Lechat : "*Je ne sais pas ce que c'est... ni d'où ils viennent... Mais ils ont un drôle d'air...*" Ou bien le nouveau chef jardinier : "*Un grand noir... avec une barbe... pas plus poli que ça !*" Mais Grugg et Phinck, ces charognards, n'ont pas une cuillère assez longue pour partager le dîner du maître ! Même si Phinck avait flairé le risque : "*Je vous répète que cet homme est le diable...*" Quand surgit de la défroque du père brisé par le deuil la voix impérative du Prince des Ténèbres, ("*Écrivez !*"), les deux compères sont subjugués, hypnotisés, *médusés* ! Et sur ce point, Mirbeau a insisté par des indications de jeu précises. Alors, que dire des chances de ce fantoche de Porcellet ? Il comparaît devant Lechat en champion ridicule des valeurs réputées immuables. Isidore, lui, veut changer le monde. Et il a déjà commencé. Dans le cœur d'un poète ou d'un savant saisi par l'ambition, il resterait peut-être encore quelque chose du *lait de la tendresse humaine*, et le rêve fou se heurterait parfois à l'obstacle de la pitié. Pas dans le cœur de Lechat : *Les affaires sont les affaires !* Rien ne peut entraver son entreprise. Le prix d'un champ de ruines et la fin de toute espérance ne gênent en rien sa marche. En regard de ce nouvel *homme riche* échappé de l'Évangile (la traduction "*un mauvais riche*" mettait Bloy en fureur : "*Comme s'il pouvait y en avoir de bons !*"), Méphisto livrant Marguerite à Faust a la pâle mine de loufiat converti au proxénétisme !

Ce ne sont là qu'arguments d'humeur. Mais je ne crois pas l'hypothèse abusive, même s'agissant de l'agnostique Mirbeau. Dans sa nostalgie du Moyen Âge (la cendre des bûchers était bien refroidie), le romantisme s'est plu aux effrois intellectuels. On flirta beaucoup avec le Diable au siècle dernier. Baudelaire lui a même fait un joli cadeau d'adieux, affirmant que sa plus grande ruse consistait à faire croire qu'il n'existait pas. Et cette réhabilitation luciférienne ne fut pas seulement une mode littéraire. Le curé d'Ars, Jean-Marie Vianney (1787-1859), est resté célèbre pour ses démêlés en direct avec le Maudit. Plus tard, l'aura de ce prêtre, canonisé en 1925, et la dévotion qu'elle inspira, donneront certainement beaucoup de crédit au personnage de l'abbé Donissan, le saint de Lumbres du roman de Bernanos, *Sous le soleil de Satan*. Des séductions du polisson d'opérette à l'excellence d'un Paganini, farceuse ou tragique, la diablerie fut servie à toutes les sauces. Et l'Ange déchu était encore chez lui dans l'air de la Belle Époque. La légende des lucifériens, palladistes et autres écornifleurs prospérait assez bien chez les gogos. Dans son ouvrage *Les Célèbres inconnus d'hier et d'avant-hier*, Romi a d'ailleurs consacré une plaisante chronique à l'un de ces Pieds-Nickelés de l'occultisme, Gabriel-Antoine Jogand, dit Léo Taxil ou l'étouffe-chrétien, dont les fumistes remords émurent le pape Léon XIII lui même !

Déjà, dans ses *Mauvais bergers*, le dramaturge n'avait pas dédaigné l'allusion au langage chrétien, alors certainement encore intelligible au plus grand nombre. Je pense à Jean Roule déclarant que la politique "*a sali la figure auguste du pauvre*", ou bien à l'exclamation qui salue la mort de la vieille d'un mot imité des dernières paroles du Christ en croix : "*le malheur est consommé.*"

La prégnance religieuse et son corollaire, les épouvantes infernales,

ne relèvent pas seulement de l'argumentaire de la vindicte anticléricale, mais de l'histoire de l'éducation. Dans *La Ville dont le prince est un enfant*, Montherlant a dépeint, et sans haine, le climat d'extrême oppression morale d'un collège, où le pari sur la vertu, excessif comme la résurgence du rêve de pureté cathare, forcément, tourne mal. On pourrait encore citer le cinéaste Alfred Hitchcock. Interrogé sur le secret de son sens de l'angoisse, le maître du suspense avait répondu : "J'ai été élevé chez les jésuites et j'ai peur des agents de police !" Boutade, sans doute, Mais lisons plutôt Mirbeau ("Souvenirs !" dans *Combats pour l'enfant*) : "Je connus aussi, dans ses plus mystérieux détails, cette histoire de grand chien noir qui est le fond de l'enseignement, chez les jésuites... Quand les élèves n'étaient pas sages, qu'ils n'adoraient pas Dieu, qu'ils ne priaient pas avec assez de piété la Vierge Marie, avec une ferveur suffisante saint François-Xavier, notre patron, ou simplement quand ils ne dénonçaient pas leurs camarades et qu'il osaient parler de l'intelligence des bêtes, arrivait, le poil hérissé, l'œil en feu et soufflant du phosphore par la gueule, un grand chien noir qui les emportait. (...) Il me fallut de nombreuses années pour vaincre la terreur que m'avait inspirée, avec la métamorphose du diable en Voltaire, l'histoire du grand chien noir... Un de mes petits camarades, pauvre âme débile et charmante, en devint fou. Il mourut dans un délire horrible." Et de conclure : "Je suis tranquille. Et pourtant, au souvenir des années affreuses que je passai dans ce grand collège de Vannes, j'éprouve une haine que le temps avive au lieu de l'éteindre..."

Cette grande ombre jetée sur l'enfant planait encore, peut-être, sur la parabole des *Affaires*. L'action se situe à l'aube de la charnière de deux époques, celle des traditions et celle de la modernité naissante. Le progrès y est représenté à la fois comme armé de révolte iconoclaste et libératrice, et chargé d'une angoisse latente, lourde de menaces terrifiantes. Par cette ambivalence aussi, l'œuvre trouble et enchante, mais se place hors les limites d'un genre reconnu. Elle rejoint le mythe..

Joseph FUMET